Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 136 (1991)

Heft: 9

Artikel: Massacres du Tiananmen et de Timisoara, guerre du Golfe... : Mass media, information et désinformation

Autor: Weck, Hervé de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-345126

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Massacres de Tiananmen et de Timisoara, guerre du Golfe... Mass media, information et désinformation

ERSCHLOSSEN EMDDOK
MF 405 / 1973

par le lt-colonel Hervé de Weck

Dans *La tragédie chinoise*, son dernier ouvrage[1], Alain Peyrefitte montre les dangers de la couverture, en direct, avec des moyens techniques fabuleux, d'événements comme le «printemps de Pékin» en 1989. Son appréciation s'applique par analogie aux informations concernant la guerre du Golfe[2].

Le «syndrome de la place Tiananmen»

Lors des manifestations estudiantines et populaires dans la capitale de la Chine populaire, les opinions occidentales, abreuvées d'images en direct, vibrent à l'unisson des étudiants installés sur la place Tiananmen. Ces jeunes Chinois, pathétiques, manifestant pour une liberté et une démocratie qu'ils ne connaissent pas, semblent si proches! Pendant sept semaines, les citoyens des démocraties avancées lisent et entendent une impressionnante série de rumeurs infondées. Brusquement, la «terrible» nouvelle de la répression: en une nuit, l'espoir disparaît avec les images d'une violence «aveugle» déferlant sur Pékin; des centaines de blindés semblent écraser une jeunesse sans défense! Voilà la vision inexacte et simpliste que les chaînes de télévision imposent à des Occidentaux, chavirés par l'émotion.

Ceux-ci ont cru, à tort, que l'ensemble du peuple chinois s'engageait derrière les étudiants et que le régime communiste s'effondrait en Chine, sans comprendre qu'un fossé énorme sépare les paysans de la Chine profonde, favorisés par le régime, et les habitants des grandes villes déjà occidentalisées. Les Chinois que fréquentent les journalistes ou les capitalistes de passage manifestent une intelligence supérieure à la moyenne et partagent, dans une certaine mesure, les valeurs chères à leurs interlocuteurs qui vont en conclure que, comme dans les pays de l'Europe de l'Est, la société chinoise aspire à la démocratie pluraliste et aux libertés individuelles. «Que la Chine n'ait jamais connu ni l'une ni l'autre, qu'elle ne sache pas, dans sa masse, de quoi il s'agit, n'est pas retenu comme facteur de raisonnement», lacune d'autant plus grave que les intellectuels chinois, le plus souvent, ne songent pas à copier la civilisation occidentale.

Le direct crée l'illusion du réel; le téléspectateur se croit en contact avec la réalité, alors qu'il en est séparé par des abîmes de subjectivité et d'incompréhension. Les mêmes images diffusées en différé, avec un commentaire structuré et objectif, provoqueraient des effets tout différents. La première impression, à propos d'une personne, d'une idée, d'un événement, se grave durablement dans les esprits. Les gens refusent de se déjuger: ainsi se perpétuent conclusions hâtives, hostilités irraisonnées, sympathies téméraires. «Quels dérèglements ne pas redouter de notre esprit, quand on croit les choses parce qu'on nous a fait voir qu'elles étaient telles, sans que nous puissions vérifier qu'elles l'étaient en effet (...) On peut déboulonner les statues. Les plus imprenables sont dans nos têtes. Pourtant, le monde existe en dehors de ce que nous croyons qu'il est. Il faut chercher à le connaître, avec un regard éloigné.»

---

[1] Paris, Fayard, 1990. 370 p.

[2] Ce texte a été rédigé dans la première quinzaine de février 1991.

Après les premières interventions de l'armée populaire, les media parlent de 1000, de 10 000, puis de 30 000 morts, avant d'en revenir à un chiffre de 3000. On rejette a priori les démentis d'un pouvoir jugé illégitime. «Pas question d'admettre qu'on ait pu compter en tout à Pékin seulement trois cents morts, qu'ils ne soient pas, pour la plupart, tombés sur Tiananmen, que la troupe, sur les voies d'accès, ait dans un certain nombre de cas riposté après avoir été attaquée» par des manifestants, les laissés-pour-compte de la relative prospérité chinoise, qui n'ont rien à voir avec les étudiants. Et pourtant, les dirigeants chinois ne mentent pas!

Même problème à Pékin et à Timisoara!

La couverture des événements du printemps 1989 à Pékin, leur impact sur les opinions des pays libéraux paraissent comme la source des manipulations roumaines lors de la chute de Ceaucescu en décembre de la même année. Les communistes qui se préparaient à prendre le pouvoir ont médité sur les deux versions contradictoires des événements de Tiananmen: la thèse officielle du gouvernement, basée sur des images et des commentaires, les explications des opposants chinois, les seules diffusées par les media occidentaux.

En Roumanie, les têtes pensantes du coup d'Etat, qui connaissent les mentalités à l'Ouest, savent qu'avec un air de liberté et des images macabres, ils peuvent trouver une caisse de résonance formidable sur toutes les chaînes de télévision du monde libre. Comme Lénine et Goebbels, ils partent du principe que plus le mensonge est grossier, moins les opinions le rejettent.

Afin de faire croire à une prétendue libération du pays, il convient de multiplier le nombre des morts par cent, de «montrer complaisamment des images d'horreur, un massacre à l'arme lourde, à la baïonnette, la barbarie à l'état pur, des cadavres déterrés, un jeune enfant posé sur le ventre de sa mère. (...) au pays de Vlad l'Empaleur et de Dracula, on fit appel au goût de l'horreur.

«On assassine à l'écran une deuxième fois. La caméra, tels les vautours du Tibet, avale les cadavres. Les téléspectateurs se repaissent de sacrifices humains.» Les envoyés spéciaux, qui ne se rendent compte de rien, contribuent à asseoir un régime dont la pureté laisse très sceptiques les personnes qui ne prennent pas les media pour la «Sainte-Trinité».

Cette obsession du scoop et du sensationnel suscite une terrible concurrence entre les media dont les plus prisés seront ceux qui auront provoqué les plus fortes émotions. Les journalistes en oublient leur devoir fondamental qui est de faire avancer la vérité. Pressés par le temps – le rédacteur en chef veut leur «jus» dans les minutes qui suivent –, ils ne font plus les vérifications et les recoupements indispensables.

N'importe quel problème doit être résumé en trente ou en soixante secondes, amener quelque chose de sensationnel et se terminer par un jeu de mots. L'interlocuteur le plus compétent et informé qu'on fait venir devant les caméras, parfois au prix d'un long déplacement, on ne se gênera pas de le laisser parler pendant quelques dizaines de secondes. Et on trouvera encore le moyen de lui poser des questions ridicules, de l'interrompre à tout bout de champ. Au début de la guerre du Golfe, le «célébrissime» Poivre d'Arvor ne demandait-il pas à un responsable du Mossad, si les services secrets israéliens avaient un plan pour assassiner Saddam Hussein? Certains de ses confrères n'ont pas hésité à demander à des responsables politiques ou militaires quand les alliés déclencheraient leur offensive terrestre, et dans quel secteur elle se produirait!

Des journalistes compétents pour neutraliser fantasmes et rumeurs

Le public est donc souvent induit en erreur par des journalistes dont le principal défaut n'est pas la mauvaise foi, mais une prétention, inversement proportionnelle à la connaissance des problèmes dont ils parlent.

Depuis le début des opérations alliées dans le Golfe, les exemples abondent. Si le commandement irakien réussit à envoyer *un* missile *SCUD* sur le territoire israélien, le présentateur parle d'une «salve». Peut-être ne maîtrise-t-il pas plus sa lan-

gue maternelle que l'anglais ou l'allemand? Une équipe filme des soldats de chars du Qatar et montre prétendument un exercice d'alarme chimique. Alors qu'ils se trouvent à quelques mètres de leurs engins qui leur fourniraient la meilleure des protections, ils foncent dans leur trou de tirailleur qui n'est même pas couvert d'une bâche. De deux choses l'une: ou le journaliste raconte n'importe quoi ou cette compagnie du Qatar est affreusement mal instruite!

Que dire du mythe des chars enterrés de Saddam Hussein? Des reporters, au front, nous montrent des blindés, dans une position aménagée dans le sable (procédé connu de tous les équipages de chars dans le monde), qui ne laissent voir que leur tourelle, mais que rien ne protège contre les attaques aériennes. Il faudrait parler de chars en position d'aguet ou en position de tir, pas de chars enterrés. A la fin de la «bataille des cent heures», les reportages autorisés par la censure montrent des blindés irakiens en train de flamber. Le téléspectateur non initié croit assister en direct à un duel de chars ou aux effets des missiles de l'hélicoptère *Apache*, alors qu'il s'agit de véhicules abandonnés par leur équipage que les soldats américains sont en train d'incendier: il ne faut plus qu'ils puissent servir à l'armée de Saddam Hussein...

Les armes chimiques

Pendant toute la guerre du Golfe, les media européens n'ont pas fait de gros efforts d'information pour que le public connaisse mieux l'efficacité des armes chimiques. Saddam Hussein a joué sur cette ignorance et les fantasmes que ces armes suscitent en Occident; on savait qu'il n'avait pas hésité à les utiliser contre les Iraniens, mais aussi contre les Kurdes irakiens; il rappelait régulièrement qu'il n'hésiterait pas à les engager, aussi bien contre les civils que les militaires. Pourquoi les journalistes ne donnent-ils pas l'occasion à des spécialistes de s'exprimer et de relativiser les craintes irrationnelles qui «traînent» dans les opinions? Le général Copel faisait déjà remarquer en 1986 que, «si une attaque chimique, même limitée, avait lieu (...) entre l'Elbe et le Rhin, une panique monstre se propagerait à travers toute l'Europe. Chacun, voyant les siens totalement vulnérables, se précipiterait, qui vers son chancelier, qui vers son président, qui vers son Premier ministre, pour l'implorer de signer n'importe quelle capitulation» [3].

Les toxiques de combat, qu'ils soient fugaces ou persistants, servent soit à provoquer des *pertes massives dans des formations non protégées*, soit à affaiblir le rendement et les réactions d'un adversaire qui se trouve forcé de prendre des mesures de précaution draconiennes. En effet, les hommes doivent revêtir des tenues de protection, pénibles à supporter, surtout par temps chaud. «On n'attaque pas en se terrant dans une cave. On ne fait pas vivre des forces armées importantes en obligeant toute la chaîne de ravitaillement à porter en permanence les épaisses cagoules de protection»[4].

Des lance-mines, des pièces d'artillerie, des lance-fusées multiples (l'équivalent moderne des fameuses «orgues de Staline») tirent sans problème de la munition chimique. Des têtes de missiles peuvent contenir des toxiques chimiques, des bombes d'avion également. L'avion et le lance-fusées multiples conviennent particulièrement à l'engagement de *toxiques fugaces*; en revanche, on engage généralement des *toxiques persistants* avec des avions munis d'un dispositif d'épandage ou des missiles.

Contre un adversaire non protégé, le «tir chimique fugace» ne dépasse pas trente à quarante secondes, le temps nécessaire aux hommes pour s'équiper de leur tenue de protection. Contre une troupe protégée, l'artillerie peut envoyer simultanément de la munition conventionnelle brisante et de la munition chimique. On sait que les lots de l'artillerie soviétique comprennent un tiers d'obus chimiques. Rien n'excluait par conséquent une proportion semblable dans l'artillerie irakienne. En combinant attaques chimiques et attaques aériennes tactiques, en frappant dans la profondeur avec des produits persistants, on cherche à paralyser les zones arrière des divisions, le réseau routier, les infrastructures logistiques.

---

[3] *La puissance de la liberté. Les Chances d'une défense en Europe.* Paris, Lieu commun, 1986, p. 115.

[4] *Ibidem*, pp. 118-119.

Un engagement chimique vise toujours un secteur de dimension restreinte. Selon des normes soviétiques datant de 1977 – rappelons que ce sont des instructeurs soviétiques qui ont formé les chefs et les soldats de l'armée irakienne –, un groupe d'artillerie de 18 pièces «traite chimiquement» 3 hectares, 3 lance-fusées multiples 30 hectares, 4 fusées *Frog* ou *SCUD1* 50 hectares. Selon des normes plus récentes, 6 lance-mines de 120 mm saturent 2 hectares, un nombre équivalent d'obusiers blindés de 122 mm (1 batterie) entre 2 et 6 hectares, 6 lance-fusées multiples 10 hectares. Rien de comparable avec les effets des armes nucléaires tactiques, bien qu'il faille considérer l'arme chimique comme un moyen dangereux et perfide. Un spécialiste pouvait prétendre en 1982 «qu'il faut s'attendre à des pertes humaines de l'ordre de 5 à 15% dans les zones chimiquement infectées lorsque toutes les conditions de défense (alerte préventive, port du masque et des équipements de protection, etc.) sont réunies, cela par suite d'erreurs du personnel ou de défaillances de certains équipements»[5]. Rien n'exclut que les normes des états-majors soient aujourd'hui plus optimistes!

Malgré leurs défauts, nos media sont pourtant supérieurs aux systèmes totalitaires ou autoritaires de communication, «à ces agences gouvernementales de presse, à ces journaux, radios, télévisions, qui sont autant d'outils dociles dans la main du pouvoir» en Iran, en Irak, en Chine ou au Vietnam, mais il faut prendre ce qu'ils nous disent sur les points chauds du globe avec beaucoup de scepticisme et d'esprit critique...[6]

H. de W.

---

[5] Depret, Jacques: *Aujourd'hui la guerre. Le dossier de la Troisième Guerre mondiale.* Monaco, Editions du Rocher, 1982, p. 95.

[6] Une version «grand public» de ce texte a paru dans *Le Démocrate* du 25 février 1991.

«Ayant été, du temps où je fus président de la Société vaudoise des officiers, étroitement lié aux démarches qui devaient assurer la continuité de la *RMS*, je ne puis que me réjouir de sa vigueur à perdurer. C'est pourquoi je souhaiterais, à tous ceux qui s'expriment facilement sous le sceau du privé, le courage de nous faire bénéficier de leurs idées par le canal de la *RMS*.»

Commandant de corps Edwin Stettler
Revue militaire suisse,
numéro spécial du 125e anniversaire (1980)